

LA VIE POPULAIRE

LA VIE POPULAIRE
PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
LE JEUDI ET LE DIMANCHE
Elle est mise en vente tous les Mercredis et tous les Samedis

DIRECTION :
18, rue d'Enghien. 18

ABONNEMENTS : { Paris et Dép^{ts}. 6 m., 9 fr. — 12 m., 16 fr.
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

SOMMAIRE : I. Histoire de la Semaine : Le Jardin des Plan-
tes, par A. France. — II. Le mal d'André, par Guy de Maupas-
sant. — III. L'oncle Titus, par A. Silvestre. — IV. Le Dernier Ca-
price, par Charles Mayet. — V. Jean-des-Figues, par Paul Arène. — VI. Germinal, par Emile Zola. — VII. Le cas de M. Guérin,
par Edmond About. — VIII. L'hystérique, par C. Lemonnier.

L'ONCLE TITUS



— Bonjour, mi caro Paulich ! lui fit-elle avec une figure d'intelligence que celui-ci saisit aussitôt. (Voir à la page 436.)

HISTOIRE DE LA SEMAINE

AU JARDIN DES PLANTES

Je ne savais pas lire, je portais des culottes fendues, je pleurais quand ma bonne me mouchait et j'étais dévoré par l'amour de la gloire. Telle est la vérité : dans l'âge le plus tendre, je nourrissais le désir de m'illustrer sans retard et de durer dans la mémoire des hommes.

J'en cherchais les moyens tout en déployant mes soldats de plomb sur la table de la salle à manger. Si j'avais pu, je serais allé conquérir l'immortalité sur les champs de bataille et je serais devenu semblable à quelqu'un de ces généraux que j'agitais dans mes petites mains et à qui je dispensais la fortune des armes sur une toile cirée.

Mais il n'était pas en moi d'avoir un cheval, un uniforme, un régiment et des ennemis, toutes choses essentielles à la gloire militaire. Je pensai alors à un saint. Cela exige moins d'appareil et rapporte beaucoup de louanges. Ma mère était pieuse. Sa piété, comme elle aimable et sérieuse, me touchait beaucoup. Ma mère me lisait souvent la *Vie des Saints*, que j'écoutais avec délices et qui remplissait mon âme de surprise et d'amour. Je savais donc comment les hommes du Seigneur s'y prenaient pour rendre leur vie précieuse et pleine de mérites. Je savais quelle céleste odeur répandent les roses du martyre. Mais le martyre est une extrémité à laquelle je ne m'arrêtais pas. Je ne songeai pas non plus à l'apostolat et à la prédication, qui n'étaient guère dans mes moyens. Je m'en tins aux austérités, comme étant d'un usage facile et sûr.

Pour m'y livrer sans perdre de temps, je refusai de déjeuner. Ma mère, qui n'entendait rien à ma nouvelle vocation, me crut souffrant et me regarda avec une inquiétude qui me fit de la peine. Je n'en jeûnai pas moins. Puis, me rappelant saint Siméon Stylite, qui vécut sur une colonne, je montai sur la fontaine de la cuisine; mais je ne pus y vivre, car Julie, notre bonne, m'en délogea promptement. Descendu de ma fontaine, je m'élançai avec ardeur dans le chemin de la perfection et résolus d'imiter saint Nicolas de Patras, qui distribua ses richesses aux pauvres. La fenêtre du cabinet du docteur Nozière, mon père, donnait sur le quai. Je jetai par cette fenêtre une douzaine de sous qu'on m'avait donnés parce qu'ils étaient neufs et qu'ils refusaient; je jetai ensuite des billes et des toupies, et mon sabot avec son fouet de peau d'anguille.

— Cet enfant est stupide! s'écria mon père en fermant la fenêtre.

J'éprouvai de la colère et de la honte à m'entendre juger ainsi. Mais je considérai que mon père, n'étant pas saint comme moi, ne partagerait pas avec moi la gloire des bienheureux, et cette pensée me fut une grande consolation.

Quand vint l'heure de me promener, on me mit mon chapeau; j'en arrachai la plume, à l'exemple du bienheureux Labre qui, lorsqu'on lui donnait un vieux bonnet tout crasseux, avait soin de le trainer dans la fange avant de le mettre sur sa tête. Ma mère, en apprenant l'aventure des richesses et celle du chapeau, haussa les épaules et poussa un gros soupir. Je l'affligeais vraiment.

Pendant la promenade, je tins les yeux baissés pour ne pas me laisser distraire par les objets extérieurs, me conformant ainsi à un précepte souvent donné dans la *Vie des Saints*.

C'est au retour de cette promenade salutaire que, pour adouber ma sainteté, je me fis un cilice, en me frottant dans le dos le crin d'un vieux fauteuil. J'en éprouvai de nouvelles tribulations, car Julie me surprit au moment où j'imitais ainsi les fils de saint François. S'arrêtant à l'apparence sans péné-

trer l'esprit, elle vit que j'avais crevé un fauteuil et me fessa par simplicité.

En réfléchissant aux pénibles incidents de cette journée, je reconnus qu'il est bien difficile de pratiquer la sainteté dans la famille. Je compris pourquoi les saints Antoine et Jérôme s'en étaient allés au désert parmi les lions et les cègipans; et je résolus de me retirer dès le lendemain dans un ermitage. Je choisis, pour m'y cacher, le labyrinthe du Jardin des Plantes. C'est là que je voulais vivre dans la contemplation, vêtu, comme saint Paul l'Ermite, d'une robe de feuilles de palmier. Je pensais : il y aura dans ce jardin des racines pour ma nourriture.

On y découvre une cabane au sommet d'une montagne. Là, je serai au milieu de toutes les bêtes de la création; le lion qui creusa de ses ongles la tombe de sainte Marie l'Egyptienne viendra sans doute me chercher pour rendre les devoirs de la sépulture à quelque solitaire des environs. Je verrai, comme saint Antoine, l'homme aux pieds de bouc et le cheval au buste d'homme. Et peut-être que les anges me soulèveront de terre en chantant des cantiques.

Ma résolution paraîtra moins étrange quand on saura que, depuis longtemps, le Jardin des Plantes était pour moi un lieu saint; assez semblable au paradis terrestre que je voyais figurer sur ma vieille Bible en estampes.

Ma bonne m'y menait souvent et j'y éprouvais un sentiment de sainte allégresse. Le ciel même m'y semblait plus spirituel et plus pur qu'ailleurs, et dans les nuages qui passaient sur la volière des aras, sur la cage du tigre, sur la fosse de l'ours et sur la maison de l'éléphant, je voyais confusément Dieu le père avec sa barbe blanche et dans sa robe bleue, le bras étendu, pour me béni avec l'antilope et la gazelle, le lapin et la colombe; et quand j'étais assis sous le cèdre du Liban, je voyais descendre sur ma tête, à travers les branches, les rayons que le Père éternel laissait échapper de ses doigts. Les animaux qui mangeaient dans ma main en me regardant avec douceur, me rappelaient ce que ma mère m'enseignait d'Adam et des jours de l'innocence première.

La création réunie là, comme jadis dans la maison flottante du patriarche, se reflétait dans mes yeux toute parée des grâces enfantines. Et rien ne me gênait mon Paradis. Je n'étais pas choqué d'y voir des bonnes, des militaires et des marchands de coco. Au contraire, je me sentais heureux près de ces humbles et de ces petits, moi le plus petit de tous. Tout me semblait clair, aimable et bon, parce qu'avec une candeur souveraine, je ramenaient tout à mon idéal d'enfant.

Je m'endormis dans la résolution d'aller vivre au milieu de ce jardin pour acquérir des mérites et devenir l'égal des grands saints, dont je me rappelais l'histoire fleurie.

Le lendemain matin, ma résolution était ferme encore. J'en instruisis ma mère. Elle se mit à rire.

— Qui t'a donné l'idée de te faire ermite sur le labyrinthe du Jardin des Plantes? me dit-elle, en me peignant les cheveux et en continuant de rire.

— Je veux être célèbre, répondis-je, et mettre sur mes cartes de visite : « Ermite et saint du calendrier » comme papa met sur les siennes : « Membre de l'Académie de médecine et de la Société d'anthropologie. »

A ce coup, ma mère laissa tomber le peigne qu'elle passait dans mes cheveux.

— Pierre, s'écria-t-elle, Pierre! quelle folie et quel péché! Je suis bien malheureuse! Mon petit garçon a perdu la raison à l'âge où on n'en a pas encore.

Puis, se tournant vers mon père :

— Vous l'avez entendu, mon ami, à six ans, il veut être célèbre!

— Chère amie, répondit mon père, vous verrez qu'à vingt ans il sera degouté de la gloire.

— Dieu le veuille! dit ma mère; je n'aime point les vaniteux.

Dieu l'a voulu et mon père ne se trompait pas. Comme le roi d'Yvetot, je vis fort bien sans gloire; et n'ai plus la moindre envie de graver mon nom dans la mémoire des hommes.

ANATOLE FRANCE.

LE MAL D'ANDRÉ⁽¹⁾

La maison du notaire avait façade sur la place. Par derrière, un beau jardin, bien planté, s'étendait jusqu'au passage des Piques, toujours désert, dont il était séparé par un mur.

C'est au bout de ce jardin que la femme de maître Moreau avait donné rendez-vous, pour la première fois, au capitaine Sommerive, qui la poursuivait depuis longtemps.

Son mari était parti passer huit jours à Paris. Elle se trouvait donc libre pour la semaine entière. Le capitaine avait tant prié, l'avait implorée avec des paroles si douces; elle était persuadée qu'il l'aimait si violemment, elle se sentait elle-même si isolée, si méconnue, si négligée au milieu des contrats dont s'occupait uniquement le notaire, qu'elle avait laissé prendre son cœur sans se demander si elle donnerait plus un jour.

Puis, après des mois d'amour platonique, de mains pressées, de baisers rapides volés derrière une porte, le capitaine avait déclaré qu'il quitterait immédiatement la ville en demandant son changement s'il n'obtenait pas un rendez-vous, un vrai rendez-vous, dans l'ombre des arbres, pendant l'absence du mari.

Elle avait cédé; elle avait promis.

Elle l'attendait maintenant, blottie contre le mur, le cœur battant, tressaillant aux moindres bruits.

Tout à coup elle entendit qu'on escaladait le mur; elle faillit se sauver. Si ce n'était pas lui? Si c'était un voleur? Mais non; une voix appela doucement « Mathilde ». Elle répondit « Etienne ». Et un homme tomba dans le chemin avec un bruit de ferraille.

C'était lui! quel baiser!

Ils demeurèrent longtemps debout, enlacés, les lèvres unies. Mais tout à coup une pluie fine se mit à tomber, et les gouttes glissant de feuille en feuille faisaient dans l'ombre un frémissement d'eau. Elle tressaillit lorsqu'elle reçut la première goutte sur le cou.

Il lui disait : « Mathilde, ma chérie, mon adorée, mon amie, mon ange, entrons chez vous. Il est minuit, nous n'avons rien à craindre. Allons chez vous, je vous en supplie. »

Elle répondait : « Non, mon bien-aimé, j'ai peur. Qui sait ce qui peut nous arriver? »

Mais il la tenait serrée en ses bras, et lui murmurait dans l'oreille : « Vos domestiques sont au troisième étage, sur la place. Votre chambre est au premier, sur le jardin. Personne ne nous entendra. Je vous aime, je veux l'aimer librement, tout entière, des pieds à la tête. » Et il l'étreignait avec violence, en l'affolant de baisers.

Elle résistait encore, effrayée, honteuse aussi. Mais il la saisit par la taille, l'enleva et l'emporta, sous la pluie qui devenait terrible.

La porte était restée ouverte; ils montèrent à tâtons l'escalier; puis, lorsqu'ils furent entrés dans la chambre, elle poussa les verrous, pendant qu'il enflammait une allumette.

Mais elle tomba défaillante sur un fauteuil. Il se mit à genoux et, lentement, il la dévêtit, ayant commencé par les bottines et par les bas, pour baiser ses pieds.

Elle disait, haletante : « Non, non, Etienne, je vous en supplie, laissez-moi rester honnête; »

(1) Extrait des *Sœurs Rondoli*, par Guy de Maupassant (Paris Ollendorff, éditeur).

je vous en voudrais trop après ! c'est si laid, cela est si grossier ! ne peut-on s'aimer avec les âmes seulement... Etienne. »

Avec une adresse de femme de chambre et une vivacité d'homme pressé, il déboutonnait, dénouait, dégrafait, délaçait sans repos. Et quand elle voulut se lever et fuir pour échapper à ses audaces, elle sortit brusquement de ses robes, de ses jupes et de son linge toute nue, comme une main sort d'un manchon.

Eperdue, elle courut vers le lit pour se cacher sous les rideaux. La retraite était dangereuse. Il l'y suivit. Mais comme il voulait la joindre et qu'il se hâtait, son sabre, détaché trop vite, tomba sur le parquet avec un bruit retentissant.

Aussitôt une plainte prolongée, un cri aigu et continu, un cri d'enfant partit de la chambre voisine, dont la porte était restée ouverte.

Elle murmura : « Oh ! vous venez de réveiller André ; il ne pourra pas se rendormir. »

Son fils avait quinze mois, et il couchait près de sa mère, afin qu'elle pût sans cesse veiller sur lui.

Le capitaine, fou d'ardeur, n'écouait pas. « Qu'importe ? qu'importe ? Je t'aime tu es à moi, Mathilde. »

Mais elle se débattait, désolée, épouvantée. « Non, non ! écoute comme il crie ; il va réveiller la nourrice. Si elle venait, que ferions-nous ? Nous serions perdus ! Etienne, écoute, quand il fait ça, la nuit, son père le prend dans notre lit pour le calmer. Il se tait tout de suite, il n'y a pas d'autre moyen. Laisse-moi le prendre, Etienne... »

L'enfant hurlait, poussait ces clameurs perçantes qui traversent les murs les plus épais, qu'on entend de la rue en passant près des logis.

Le capitaine, consterné, se releva, et Mathilde, s'élançant, alla chercher le mioche, qu'elle apporta dans sa couche. Il se tut.

Etienne s'assit à cheval, sur une chaise et roula une cigarette. Au bout de cinq minutes à peine, André dormait. La mère murmura : « Je vais le reporter, maintenant. » Et elle alla reposer l'enfant dans son berceau avec des précautions infinies.

Quand elle revint, le capitaine l'attendait les bras ouverts.

Il l'enlaça, fou d'amour. Et elle, vaincue enfin, l'étreignant, balbutiait :

— Etienne... Etienne... mon amour ! Oh ! si tu savais comme... comme...

André se remit à crier. Le capitaine, furieux, jura : « Non de Dieu de chenapan ! Il ne va pas se taire, ce morveux-là ! »

Non, il ne se taisait pas, le morveux, il beuglait.

Mathilde crut entendre remuer au-dessus. C'était la nourrice qui venait sans doute. Elle s'élança, prit son fils, et le rapporta dans son lit. Il redevenait muet aussitôt.

Trois fois de suite on le recoucha dans son berceau. Trois fois de suite il fallut le reprendre.

Le capitaine Sommerive partit une heure avant l'aurore en sacrant à bouche que veux-tu.

Mais, pour calmer son impatience, Mathilde lui avait promis de le recevoir encore, le soir même.

Il arriva, comme la veille, mais plus impatient, plus enflammé, rendu furieux par l'attente.

Il eut soin de poser son sabre avec douceur, sur les deux bras d'un fauteuil ; il ôta ses bottes comme un voleur, et parla si bas que Mathilde ne l'entendait plus. Enfin, il allait être heureux, tout à fait heureux, quand le parquet ou quelque meuble, ou, peut-être, le lit lui-même, craqua. Ce fut un bruit sec comme si quelque support s'était brisé ; et, aussitôt un cri, faible

d'abord, puis suraigu y répondit. André s'était réveillé.

Il glapissait comme un renard. S'il continuait ainsi, certes, toute la maison allait se lever.

La mère, affolée, s'élança et le rapporta. Le capitaine ne se releva pas. Il rageait. Alors, tout doucement il étendit la main, prit entre deux doigts un peu de chair du marmot, n'importe où, à la cuisse, au derrière, et il pinça. L'enfant se débattit, hurlant à déchirer les oreilles. Alors le capitaine, exaspéré, pinça plus fort, partout, avec fureur. Il saisissait vivement le bourrelet de peau et le tordait en le serrant violemment, puis le lâchait pour en prendre un autre à côté, puis un autre un peu plus loin, puis encore un autre.

L'enfant poussait des clameurs de poulet qu'on égorge ou des chien qu'on flagelle. La mère, éplorée, l'embrassait, le caressait tâchait de le calmer, d'étouffer ses cris sous des baisers. Mais André devenait violet comme s'il allait avoir des convulsions et il agitait ses petits pieds et ses petites mains d'une façon effrayante et navrante.

Le capitaine dit d'une voix douce : « Essayez de le reporter dans son berceau ; il s'apaisera peut-être. » Et Mathilde s'en alla vers l'autre chambre avec son enfant dans ses bras.

Dès qu'il fut sorti du lit de sa mère, il cria moins fort ; et dès qu'il fut rentré dans le sien, il se tut, avec quelques sanglots encore, de temps en temps.

Le reste de la nuit fut tranquille ; et le capitaine fut heureux.

La nuit suivante, il revint encore. Comme il parlait un peu fort, André se réveilla de nouveau et se mit à glapir. Sa mère bien vite l'alla chercher ; mais le capitaine pinça si bien, si durement et si longtemps que le marmot suffoqua, les yeux tournés, l'écume aux lèvres.

On le remit en son berceau. Il se calma tout aussitôt.

Au bout de quatre jours, il ne pleurait plus pour aller dans le lit maternel.

Le notaire revint le samedi soir. Il reprit sa place au foyer et dans la chambre conjugale.

Il se coucha de bonne heure, étant fatigué du voyage ; puis, dès qu'il eut bien retrouvé ses habitudes et accompli scrupuleusement tous ses devoirs d'homme honnête et méthodique, il s'étonna : « Tiens, mais André ne pleure pas, ce soir. Va donc le chercher un peu, Mathilde, ça me fait plaisir de le sentir entre nous deux. »

La femme aussitôt se leva et alla prendre l'enfant ; mais dès qu'il se vit dans ce lit où il aimait tant s'endormir quelque temps auparavant, le marmot, épouvanté, se tordit et hurla si furieusement qu'il fallut le reporter en son berceau.

Maître Moreau n'en revenait pas : « Quelle drôle de chose ? Qu'est-ce qu'il a ce soir ? Peut-être qu'il a sommeil ? »

Sa femme répondit : « Il a été toujours comme ça pendant ton absence. Je n'ai pas pu le prendre une seule fois. »

Au matin, l'enfant réveillé se mit à jouer et à rire en remuant ses menottes.

Le notaire attendri accourut, embrassa son produit, puis l'enleva dans ses bras pour le rapporter dans la couche conjugale. André riait, du rire ébauché des petits êtres dont la pensée est vague encore. Tout à coup il aperçut le lit, sa mère dedans ; et sa petite figure heureuse se plissa, décomposée, tandis que des cris furieux sortaient de sa gorge et qu'il se débattait comme si on l'eût martyrisé.

Le père, étonné, murmura : « Il a quelque chose, cet enfant », et d'un mouvement naturel il releva sa chemise.

Il poussa un « ah ! » de stupeur. Les mollets, les cuisses, les reins, tout le derrière du petit

étaient marbrés de taches bleues, grandes comme des sous.

Maître Moreau cria : « Mathilde, regarde, c'est affreux ». La mère, éperdue, se précipita. Le milieu de chacune des taches semblait traversé d'une ligne violette où le sang était venu mourir. C'était là, certes, quelque maladie effroyable et bizarre, le commencement d'une sorte de lèpre, d'une de ces affections étranges où la peau devient tantôt pustuleuse comme le dos des crapauds, tantôt écaillée comme celui des crocodiles.

Les parents, éperdus, se regardaient ; maître Moreau s'écria : « Il faut aller chercher un médecin ! »

Mais Mathilde, plus pâle qu'une morte, contemplait fixement son fils aussi tacheté qu'un léopard. Et soudain, poussant un cri, un cri violent, irrésolû, comme si elle eût aperçu quelqu'un qui l'emplissait d'horreur, elle jeta : « Oh ! le misérable !... »

M. Moreau, surpris, demanda : « Hein ? De qui parles-tu ? Quel misérable ? »

Elle devint rouge jusqu'aux cheveux et balbutia : « Rien... c'est... vois-tu... je devine... c'est... il ne faut pas aller chercher le médecin... c'est assurément cette misérable nourrice qui pince le petit pour le faire taire quand il crie. »

Le notaire, exaspéré, alla quérir la nourrice et fallit la battre. Elle nia avec effronterie, mais fut chassée.

Et sa conduite, signalée à la municipalité, l'empêcha de trouver d'autres places.

GUY DE MAUPASSANT.

L'ONCLE TITUS ⁽¹⁾

I

Titus de Narbonne, le fondateur de la maison Titus et Romanèche, un vieux qui avait parcouru le monde et estimait que les voyages seuls forment la jeunesse — il se citait modestement comme exemple à ce propos — n'avait-il pas plus appris qu'en séchant sur les bouquins ? Ce qu'il avait appris valait mieux, en tous cas, que la vaine science des décroisseurs de latin. Car, parti sans souliers, ce qui est encore plus dur que de venir en sabots, il était actuellement millionnaire. Millionnaire et sans enfants ! Voilà le revers de cette admirable médaille. Du vivant de M^{me} Titus, il avait réitéré les essais loyaux sans succès. En ce temps-là on ne songeait pas encore à appeler un monsieur muni d'une seringue. Les clystères se donnaient comme au temps de Molière. L'oncle Titus — ce mot seul vous révèle le secret de ses consolations — s'était contenté de reporter tout ce que l'homme garde inexorablement en lui de paternellement affectueux sur les deux fils de sa sœur, deux garçons jumeaux et parfaitement dissemblables de caractère, mais d'ailleurs dignes l'un et l'autre de cette tendresse.

Jean était laborieux et Paul flâneur ; Jean était véridique dans ses discours et Paul inventeur dans ses récits ; Jean était chaste comme un apprenti éléphant et Paul avait les appétits d'un jeune coq ; Jean méditait volontiers et Paul exhalait ses moindres pensées avec une faconde toute méridionale. Tous deux achevaient leur droit à Paris ; le judicieux Titus avait remarqué que la seconde moitié de ce siècle, dont la première fut aux poètes, appartient aux avocats. La lyre a cédé la place à la toge, non plus l'épée comme autrefois. Il ne suffit plus d'être un héros ni un chantre d'épopées, mais simplement d'avoir sondé le my-tère des murs mitoyens pour dominer les foules d'une popularité peu bégueule. Jean et Paul avaient pas-é leur thèse le même jour : Paul avec plus d'éclat que Jean, parce qu'il savait moins mais était plus bavard ; enfin

(1) Extrait du *Falot*, par A. Silvestre (L. Boulanger éditeur).